

Extraits du livre « CONNAIS-MOI TOI-MEME » de SAMY KHAYATH.

APPRENTISSAGE EN MILIEU RURAL

« Je vais vous faire voir l'envers des évènements que l'histoire ne montre pas ; l'histoire n'étale que l'endroit » (Chateaubriand).

Lorsque la lune commence à pointer derrière les hautes montagnes qui ceignent le village de Dlebta, ma tante maternelle Marie ne peut s'empêcher de l'annoncer haut et fort, à n'importe quelle heure de la nuit, à tous les habitants de ce hameau du Kesrouan libanais. A tue-tête, elle lance, dans un hurlement strident : « bayyan rasso ! » (Littéralement : on voit un bout de sa tête) et l'écho répercute à l'infini son cri de joie. En forme de casserole évasée, Dlebta fait un pied de nez à toute théorie de l'insonorisation. Le moindre chuchotement se fait entendre d'un bout à l'autre du village. Ici, pas de secrets et tout se sait à la minute. Les Dlebtaïotes se targuent d'ailleurs d'être les habitants du seul village du Liban (et même du monde) où, de n'importe quelle maison, on voit toutes les autres maisons. Aussi est-il indispensable que chaque habitation ait des jumelles et Dlebta en compte au moins une paire par famille. De chaque maison il y a une vue imprenable sur les hautes chaînes de montagnes qui partent de la place du village et montent jusqu'aux nuages en s'ouvrant comme une coquille vers le firmament. Sublime largesse des Dieux, cet amphithéâtre luxuriant s'écarte en forme de « v » pour enlacer la mer qui, plusieurs centaines de mètres plus bas, forme une plaque scintillante se confondant avec l'horizon.

La maison de mes grands-parents maternels est nichée en adret, très haut sur un des flancs de la montagne. Une maison de rêve où nous passions l'été depuis notre plus tendre enfance. Que dis-je une maison ? Plutôt une pension familiale ouverte à tous les oncles, tantes, cousins, cousines, sous la protection de mes grands-parents maternels, Jeddo Nicolas et Téta Adèle, véritables lares qui réunissaient la grande famille depuis le début du mois de

juillet jusqu'à la première semaine d'octobre. Elles étaient longues les vacances dans ce Liban paisible où le temps prenait son temps, sans se soucier des lendemains.

Depuis ma prime jeunesse, ma vie s'écoulait doucement au rythme de deux saisons : la scolaire, dans la maison parentale de Beyrouth, l'estivale, à Dlebta. La ville et la campagne, le bouillonnement et la sérénité. C'est dans ce balancement que s'est fait l'apprentissage de ma carrière artistique.

A Dlebta, la grande maison à l'immense terrasse revendiquait le privilège d'être le lieu de rencontre des villageois, pour des soirées festives tous les samedis et jours de fête. Sans cartons d'invitation, sans préavis, les amis et amis d'amis étaient systématiquement et régulièrement conviés chez les «Chami », du nom de famille de mes grands-parents. Tous auront participé, ne serait-ce qu'une fois, à ces conviviales agapes. Le signal du ralliement était donné par les trois « lux » que le frère de ma mère, mon oncle Georges, allumait et accrochait sur la «khaymé», ce toit de chaume qui protège la terrasse du soleil durant le jour et de l'humidité durant la nuit. Dans ce village, comme dans presque tous les villages du Liban, l'électricité était inexistante et trois flamboyants « lux » étaient un luxe que peu de villageois se permettaient d'acquérir. Pas de téléphone non plus dans cette contrée reculée qu'une seule route carrossable liait au reste du Liban. Les maisons, elles, n'étaient desservies que par des escaliers sinueux, aux marches d'inégale hauteur mais au charme enchanteur. C'est à pieds que les habitants se rendaient visite.

Lorsque la maison des Chami s'allumait comme une invite au rassemblement, la longue marche des torches et des lanternes pouvait commencer. De la terrasse, ma mère et ma tante suivaient cet intrépide itinéraire à travers les sentiers et sur le long escalier de trois cent une marches qui menait jusqu'à chez nous. Par soirs de pleine lune, on pouvait parfaitement identifier les invités grâce à leur démarche claudicante sur des chemins raboteux. Chacun de nous y allait de sa découverte : voici les Lebnane, Bakhos et le docteur Wadih en tête, suivis de Jeannette, Loula et Soussou. Là c'est les Chehwane qui viennent de quitter leur maison. Puis les Raphaël. Tiens ! Pourquoi Abouna Hanna (Père Jean), n'est pas encore sorti de chez lui, lui qui avance si lentement, toujours devancé par sa canne ? Mais si, le voilà derrière les Bassil. Et plus bas, là, à gauche, c'est Chmouné

et Madeleine qui se hâtent de rejoindre les Mourad...Des noms à consonance maronite dans leur totalité, dans ce village totalement maronite.

Comme des rois mages en mouvement, ces marcheurs évoluaient dans un paysage de crèche aux vallées ondulées et aux maisons accrochées comme des lanternes à flanc de montagne. Par un calcul savant des distances, tous les groupes, des plus éloignés aux plus proches, arrivaient à destination en même temps. Notre terrasse est déjà prête pour les accueillir sur des divans, des chaises, des poufs, des tabourets sans style et aux multiples formes, alignés de part et d'autre de la grande véranda, comme dans un snack de fortune. Avec mon cousin Joseph, ou Zouzou, j'avais la tâche de remplir les ravers de cacahuètes et autres amuse-gueules et de placer de petits verres d'arack entre chaque assiette. Me revenait aussi le devoir de chauffer la peau de ma derbouka au-dessus d'une lampe à pétrole. C'était mon premier contact avec un instrument à percussion. Ma mère a toujours fièrement affirmé que j'en jouais depuis l'âge de trois ans. Elle a sans doute triché de quelques mois mais je suis fort conscient de ces moments pathétiques où l'on me demandait de donner le « la » des réjouissances.

Au fil des soirées, ma présence devenait incontournable pour accompagner le zajal (poésie populaire chantée et rythmée) des hommes et la danse du ventre des plus intrépides des jeunes dames. Pour être autorisés à veiller, mes cousins avaient l'obligation de faire une sieste. Pour moi, la méridienne était facultative car la percussion que j'assurais durant ces veillées festives me procurait certains privilèges.

Le spectacle était totalement improvisé et alternait blagues, déclamation de poésie, déguisements, chansons du terroir et danses sur des airs de tango et paso-doble diffusés par des disques 78 tours qui ondulaient sous l'aiguille grinçante d'un phonographe « his master's voice », dont le pavillon évasé pouvait rivaliser avec les plus puissants haut-parleurs des sonos d'aujourd'hui ; si bien et si fort que les autres habitants du village pouvaient suivre la fête depuis leur maison. Au cours des joutes oratoires entre deux groupes rivaux, les belles envolées étaient ponctuées de tirs de fusils de chasse. Nous les petits, nous nous contentions de pétards. En fin de soirée, mon père décorait les plus méritants ou organisait un concours de Miss. La plus belle était portée à bout de bras et subissait d'interminables lancers en l'air au rythme endiablé de la musique espagnole « Espanacani ». J'étais toujours surpris par l'ardeur des jeunes fiers-à-bras de Dlehta à récupérer la

Miss en tapotant sans relâche sur ses blanches jambes, avant de la relancer en l'air jusqu'à ce que la musique exhale ses dernières notes.

Ces joyeuses farandoles nocturnes se déroulaient chaque semaine de notre interminable été. Les journées n'étaient pas moins animées tant cette maison grouillait de vitalité et de talents. Talents d'imitateurs assurément. Pas une âme du village n'échappait à l'œil critique de ma mère et des membres de ma famille. De la manière de s'habiller d'une telle, à l'accent d'une telle autre ; des tics et lubies des uns, aux particularités comportementales des autres, tout y passait.

Chaque fois que je pense à Dlebta, vite se bousculent dans ma tête mille images, mais plus que tout, mille traits de la société rurale d'antan, dépeints devant mes yeux d'enfant avec tant de réalisme qu'ils en devenaient indélébiles, prémices d'un penchant pour l'imitation qui caractérisera plus tard mes créations théâtrales.

Dlebta la coquine, Dlebta la jolie, avec ses maisons aux tuiles rouges, ses jardins fleuris et ses carrés de légumes. Chaque moment de la journée est une bénédiction de la vie. Le gazouillis des oiseaux était notre réveil-matin ; le raclement de gorge des éperviers nous annonçait une journée de forte chaleur ; les senteurs des fleurs sauvages tapissaient nos poumons d'un baume salubre. Et toujours ce chant des cigales au rythme de métronome qui égrenait les heures diurnes de l'été. Au crépuscule, nous ne pouvions laisser le soleil s'éteindre en silence. A pleines gorges nous faisons les vœux les plus farfelus, alors qu'au loin, on entendait la petite Nazira pousser des roucoules onomatopéiques pour faire rentrer le bétail dans la bergerie. Quand elle tardait à sécuriser les animaux, sa mère l'invectivait d'une voix inqualifiable que même l'écho avait du mal à imiter.

Puis tombait la nuit de toutes nos frayeurs enfantines. En cours de semaine, l'exaltante agitation des soirées épiques cédait la place à un silence troublant. Chut, les villageois dorment. Pas encore nous, les citadins invétérés. Les grillons sont encore réveillés, eux. Soudain, l'ululement d'une chouette. C'est un indice de grand malheur, affirmaient les sages du village. A l'effet de conjurer le sort, mes grands-parents nous demandaient de présenter à la chouette la semelle de nos chaussures, ce que nous faisons avec conviction et force huées. Plus poétiques étaient les minuscules points lumineux que les lucioles diffusaient dans les énormes bacs à fleurs de notre

grande terrasse. La palme revenait cependant au rituel folklore de l'éclairage de la maison. A l'intérieur, chaque pièce avait sa lampe à pétrole dont nous nous amusions à augmenter la lumière en agrandissant la mèche jusqu'à lui faire dangereusement lécher le goulot étroit du verre protecteur, au grand dam de ma mère. Dehors, ce sont encore et toujours ces trois « lux » qui donnaient à notre maison une allure de grande villa. Cela commence par le remplissage du petit réservoir de pétrole. Par un mouvement saccadé de pompage, le précieux liquide imbibait la mèche qui rougissait progressivement jusqu'à faire éclater une intense lumière blanche. Un réflecteur placé au-dessus de la mèche dirigeait toute la lumière vers le bas. Accrochés sur le toit de chaume avec des essés en fer, ces « lux » illuminaient les alentours, faisant de notre maison un phare tridimensionnel. De temps à autre, ces ancêtres des lampes à incandescence étaient descendus pour un nouveau pompage, à l'effet de redonner vie à la mèche. Jour de fête ou pas, notre phonographe, lui, ne chômait pas. Mais en cours de semaine, par respect pour le village endormi, c'est à faible volume qu'il alternait chansons libanaises et rock'n roll.

Avant de nous coucher, nous faisons la chasse aux scorpions et aux mille-pattes qui auraient pu se glisser sous nos couvertures. Nos paupières sont maintenant lourdes. Ma mère déploie les moustiquaires. Viennent enfin la prière et l'extinction des feux, pour un sommeil paisible, empli de toutes les agréables sensations de la journée. Demain, au petit matin, le pavillon conique de notre vieux phonographe nous réveillera. Encore au lit, nous saurons vite quel est le menu du jour, car c'est à travers ce porte-voix rudimentaire et non moins efficace que se fait la commande, à la criée, auprès de l'unique épicerie du village. Ce n'est que quelques heures plus tard qu'arrivera le « delivery » sur le dos d'un âne qui a dû se taper ces trois cent une marches du long escalier, avec sa charge de victuailles alourdie de jarres d'eau de source et de deux grands blocs de glace pour notre réfrigérateur de fortune. Une demi-journée de route, depuis la place du village jusqu'à notre nid d'aigle. L'ânier aura droit à un rafraîchissement et à un café. Pas l'âne qui a encore d'autres courses à assurer.